

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

Directeur politique : Bertrand Renouvin

15 JUIN AU 28 JUIN 1978

8^e ANNÉE — N° 273 — 4,00 F

le gendarme de l'amérique ?



LA NOUVELLE ACTION FRANÇAISE — 17, RUE DES PETITS-CHAMPS - 75001 PARIS

argentine : sang et football

Malgré les pétitions, malgré les meetings et manifestations, nous sommes allés en Argentine. Faut-il dire pour autant que la campagne de boycott n'a servi à rien ? Non, car elle a permis de briser le mur du silence observé par les médias sur la répression et les luttes en Argentine comme le rappelle Rouge. « C'est précisément ce mur du silence que la campagne de boycott a permis de briser, campagne infiniment plus efficace que les tergiversations de ceux qui prétendaient qu'il y avait « mieux à faire » et qui sont restés inactifs... Si la campagne du COBA a connu une telle ampleur, c'est qu'elle se situait au carrefour de préoccupations quotidiennes de millions de Français : l'indignation devant les violations des droits de l'homme qui, en Argentine comme ailleurs, sont des violations des droits de tous les hommes. »

Boycott qui, selon toute logique, se poursuivra aux Jeux Olympiques de 1980 à Moscou. « Car en Argentine comme ailleurs, des rencontres telles que la Coupe du Monde ou les Jeux Olympiques servent toujours les pouvoirs en place quelle que soit leur « couleur politique ». C'est pourquoi de nombreux militants du COBA entendent après le Mondial poursuivre dans d'autres instances cette action de démystification. »

LIFTIERS ET LARBINS

Boycott qui a suscité des actions exemplaires comme celle des deux liftiers de l'Hôtel Meurice, licenciés pour avoir refusés de porter les valises d'une délégation d'officiers argentins comme ils l'ont expliqué aux journalistes de Libération : « Se battre pour notre réintégration ? Non, on n'a aucune chance. S'ils décident de nous réintégrer, il faudra qu'ils acceptent que l'on ne porte pas les valises des Argentins. Comprend-nous, ce n'est pas le fait de porter

une valise, leur donner une clef cela aurait été pareil, on ne l'aurait pas fait. » Au moins, ces deux liftiers auront conservé leur honneur ce qui n'est pas le cas pour certains comme le rappelle Clavel : « Une fois de plus, droite ou gauche, on aura visé trop bas. Mais s'il faut décerner la Coupe de la Honte, ne revient-elle pas au gouvernement français qui va laisser là-bas certains de nos confrères mendier auprès des assassins ce qu'il peut et doit exiger ? Ce giscardisme est décidément de la dernière bassesse. Ce président restaurateur de Versailles n'est pas bien né et ne sera jamais gentilhomme... A moins que d'ici à quelques jours, dernier délai... »

D'ICI A QUELQUES JOURS

Il n'est pas trop tard pour se rattraper et l'équipe de France a toujours la possibilité de faire une action d'éclat symbolique qui manifesterait le refus de la France de cautionner un régime dictatorial. Au moins la venue de l'équipe de France aura servi à quelque chose, suggère le *Matin de Paris*. « Entreprendre une action, le jour d'Argentine-France, pied de nez fantastique aux généraux argentins, sous le regard de centaines de millions de téléspectateurs. L'impact serait immense, comparable au poing levé du célèbre sprinter noir amé-

ricain Tommie Smith, à l'occasion des Jeux Olympiques de Mexico. » C'est le sens de la démarche qu'a entreprise le philosophe Bernard Henri Lévy auprès des joueurs de l'équipe de France et qui explique la façon dont il a été accueilli comme le rapporte *Lutte Ouvrière*. « Bernard Henri Lévy, le « nouveau philosophe », qui se rendait en Argentine en tant qu'envoyé spécial du *Nouvel Observateur*, a eu quelques ennuis à son arrivée à l'aéroport de Buenos Aires. La police argentine l'attendait pour l'appréhender. Soumis à une fouille totale de sa personne et de ses bagages, il a aussi été interrogé durant quatre heures par les policiers argentins. Il a ensuite été autorisé à rester en Argentine, mais immédiatement assigné à résidence à l'hôtel Sheraton. La police argentine reproche à Bernard Henri Lévy de posséder des documents subversifs en l'occurrence des articles du *Nouvel Observateur*, un rapport d'Amnesty International, des publications de la Ligue des Droits de l'Homme, la liste des disparus français et argentins... » Comme on le voit, malgré la Coupe du Monde, la répression continue, aussi devons-nous rester vigilants pour dénoncer et protester contre toute violation des droits de l'homme chaque fois qu'il le sera nécessaire.

Jacques BLANGY

repères

Pierre Boutang définit la politique comme un souci. Ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle n'a jamais été chez les princes qui nous gouvernent. Où est en effet le souci de l'indépendance nationale lorsque M. Giscard prononce un discours creux et démagogique à l'O.N.U. sur le désarmement (article de *Paul Maisonblanche*), ou engage la France dans le rôle dangeureux de gendarme supplétif de l'Amérique en Afrique (Editorial). Et où trouve-t-on le souci des Français lorsque ceux-ci sont écartés de la décision qui les encasernent dans des cités sans âme comme nous l'explique Michel Ragon ? Il est vrai que l'on ne reconnaît pas non plus le droit de s'informer librement (Hubert Bocquillon nous l'explique en *Nation Française*) et que l'on a chassé de l'ex-O.R.T.F. un des rares hommes qui respectait son public (chronique Lire sur le livre de Marcel Jullian). Les citoyens traités en robots auront toujours la ressource de se plonger dans le divertissement en se passionnant pour le Mondial qui se déroule dans un pays de tortionnaires (notre *Presse au crible*), ou s'ils ont trop de vague à l'âme de s'en remettre à la magie trompeuse de leur « psi » (Idées de Gérard Leclerc).

A terme ne va-t-on pas vers une sorte de Goulag qui pour être moins atroce que celui décrit par Zinoviev (article de Ghislain Sartoris) n'en n'est pas moins effrayant.

Mais la colère n'exclut pas le sourire et l'émerveillement. C'est pourquoi Jean-Marc Demichel rend compte à nos lecteurs de la belle exposition Cézanne et François Viet de la chanson de Béranger.

demande de documentation

Si ce numéro vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et brochures que nous avons publiés, remplissez le bulletin ci-dessous sans engagement de votre part.

Nom : Prénom :
Année de naissance : Profession :
Adresse :

.....
.....
désire recevoir, sans engagement de ma part une documentation sur le mouvement royaliste.

Bulletin à retourner :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 PARIS

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs,
75001 Paris
Téléphone : 742-21-93

- Changements d'adresse : joindre la dernière bande d'abonnement et 4 F en timbres pour les frais
- Les illustrations et les photos de ce numéro ont été fournies par le groupe audiovisuel et sont la propriété du journal
- Directeur de la publication : Yvan AUMONT
- Imprimé en France - diffusion N.M.P.P.

N° Commission paritaire : 51700

la guerre des ondes

« Ici Londres, les Français parlent aux Français. » C'était il y a un an le début symbolique d'une des premières émissions de radio-libre annoncé par Brice Lalonde lors d'un débat télévisé consacré aux élections municipales.

Surpris, les représentants de la majorité comme de l'opposition pourtant favorables au maintien du monopole d'Etat de radio-diffusion n'avaient manifesté aucune réprobation et chacun y était allé de son petit commentaire approbateur...

Depuis les radios libres, une centaine à ce jour, se sont multipliées sous l'œil bienveillant d'une majorité qui, face à l'échéance incertaine des élections législatives, entendait se ménager l'avenir. TDF avait même préparé avant le second tour, à la demande de Barre, une étude sur le coût de lancement de radios privées. Mais le résultat inattendu des dernières élections, en renforçant la majorité, a tout remis en cause et c'est une répression accrue qui s'est abattue sur les radios libres. TDF brouille, la police saisit, le parquet poursuit. Pour compléter cette offensive anti-radios libres, un projet de loi a été adopté en toute hâte par le Conseil des ministres le 17 mai dernier visant à combler un « vide juridique » qui s'était concrétisé par un non-lieu dans les poursuites engagées par TDF contre la radio *Fil Bleu*. Désormais, toute violation du monopole de diffusion pourra entraîner d'un mois à un an d'emprisonnement et/ou une amende de 10000 F à 100000 F avec confiscation des installations et appareils.

UN MONOPOLE DE PLUS EN PLUS CONTESTE

L'acharnement du pouvoir à maintenir le monopole d'Etat de radio-diffusion en dépit de ses nombreuses violations démontre l'importance croissante du pou-

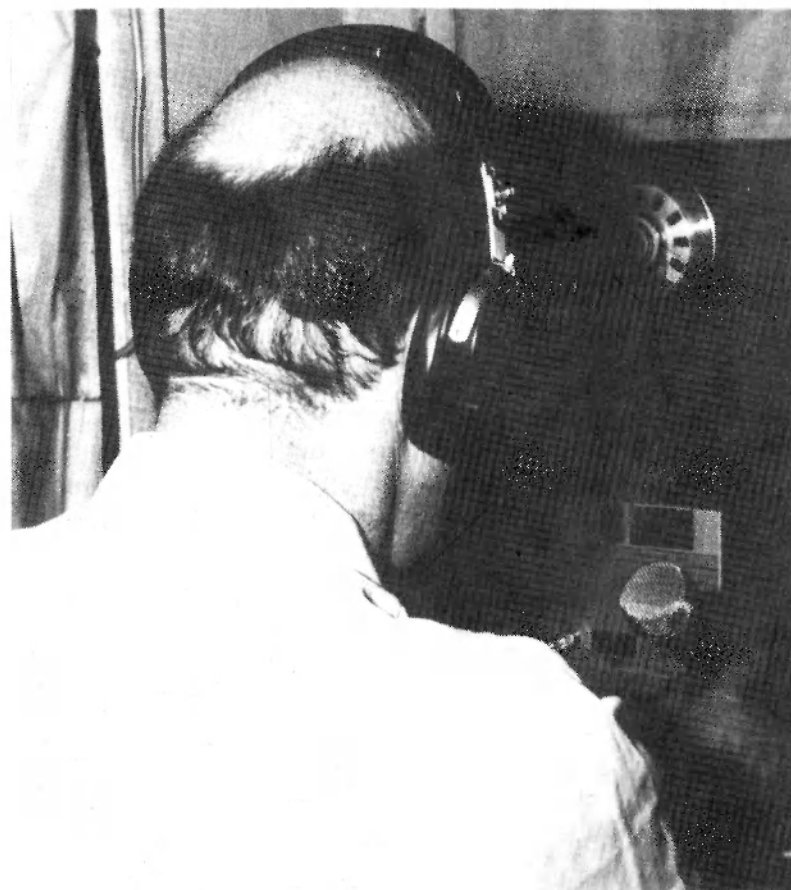
voir des médias et les limites du libéralisme giscardien. Déjà sous la Convention, à peine Claude Chappe venait-il d'installer son télégraphe qu'un décret toujours en vigueur interdisait « toute transmission de signaux d'un point à un autre sans avoir obtenu d'autorisation ». Un certain nombre de dérogations avaient permis par la suite la création de stations de radios privées et en 1939 sur 32 émetteurs, 12 appartenaient à des réseaux privés.

C'est un décret du gouvernement de Vichy du 1^{er} octobre 1941 qui consacra le monopole d'Etat, décret qui fut curieusement confirmé à la Libération par la dissolution de toutes les stations privées.

Néanmoins, le monopole n'a cessé, petit à petit, d'être remis en cause par la création de radios périphériques comme Radio Azur 102 qui émet depuis la frontière italienne ou Radio Monte Carlo et par l'évolution des techniques : ainsi à Montpellier, la société Lussac électronique propose des stations clefs en main d'un rayon de 14 km pour 52000 F.

Le démantèlement en 1974 de l'ORTF en huit régies autonomes, tout en amenant une certaine déconcentration à l'intérieur de l'office, a instauré au sein de la Radio-diffusion des règles de concurrence qui auraient pu favoriser une certaine privatisation. A cet égard, la situation la plus satisfaisante aurait été celle du Japon ou du Canada qui tolèrent la coexistence d'une télévision publique avec des réseaux privés.

Face à cette évolution, l'argumentation des Pouvoirs publics est des plus faibles. « Les radios libres, c'est les brigades rouges »



affirme sans rire Christian Bonnet, ministre de l'Intérieur. La liberté d'expression ? C'est une question d'aménagement du pluralisme à la radio-télévision. Autrement dit, c'est comme si dans le domaine de la presse, le pluralisme devait être assuré par le Journal officiel.

LA LIBERTE D'EXPRESSION NE S'OCTROIE PAS : ELLE SE PREND

La réplique énergique de l'Etat contraste avec les dimensions réduites d'une radio libre. Nous avons rencontré dernièrement à Lille les animateurs de Radio 93 dont le matériel venait d'être saisi pour la deuxième fois. Radio typique et exemplaire car non commerciale, libre et populaire qui a mis l'accent sur la contre-information et les reportages en direct, où les minorités — comme la NAF par exemple — peuvent s'exprimer. Malgré la répression, leurs animateurs ne désarment pas : « Le monopole d'Etat est contraire à la Convention internationale des droits de l'homme et des libertés fondamentales ratifiée par la France en 1975 dont l'article 10 stipule « que toute personne

a le droit à la liberté d'expression » et qui déclare que doit être assuré, entre autres, la liberté de radio-diffusion » affirme l'un d'entre eux.

Aussi de nombreux collectifs de défense se sont créés dans le but de collecter de l'argent et de lutter contre le projet de Jean-Philippe Lecat, ministre de la Culture (!) et de la Communication. Il semblerait qu'une majorité de sénateurs se soient prononcés contre.

« A chaque radio saisie, on en crée deux nouvelles car plus il y aura de radios libres en même temps, plus ce sera difficile pour TDF de les brouiller... Le monopole tombera de lui-même » déclare le collectif de soutien aux radios libres. A cet effet, un festival « Radio-libre expression » sera organisé les 24 et 25 juin à Paris pour empêcher que les radios libres ne soient étouffées par un projet de déconcentration de la Radio-Diffusion qui a reçu l'accord tacite de la droite et de la gauche établie. Ce qu'il faut, c'est une véritable décentralisation, mais est-ce possible de la part d'un état partisan qui a besoin de tenir l'opinion pour assurer son avenir et maintenir la république une et indivisible ?

Hubert BOCQUILLON

giscard à l'o.n.u.

A l'occasion de sa visite à l'ONU et du discours sur le désarmement qu'il y a prononcé, Valéry Giscard d'Estaing a fait preuve de son sens du spectacle. Et de son ignorance crasse en ce qui concerne les données politico-militaires du monde contemporain.

Le discours présidentiel s'articulait autour de trois propositions principales. Le Chef de l'Etat a d'abord rappelé que chaque état a un droit légitime à la sécurité. On ne peut qu'applaudir à la profonde vérité et à la bouleversante originalité de ce lieu commun.

M. Giscard d'Estaing a ensuite soutenu que le désarmement doit être l'affaire de tous et non de quelques états. C'est la vieille thèse que soutenait déjà la Société des Nations.

Mais il s'agit d'un sophisme : le désarmement universel suppose en effet que tous les états aient les mêmes ressources et le même poids démographique afin que l'un d'entre eux ne puisse être surpris par la résurgence des intentions belliqueuses de son voisin. Et comme nous le faisait remarquer le Général Gallois qui a inspiré l'essentiel de cet article, imagine-t-on par exemple l'U.R.S.S. souscrire à cette proposition alors que la Chine avec ses huit cents millions d'habitants est trois fois plus peuplée qu'elle ? Par ailleurs, la décolonisation a abouti à la formation de cent cinquante états nouveaux qui voient dans les armements les attributs de la souveraineté et de la sécurité. S'ils ont un droit imprescriptible à la sécurité comme Valéry Giscard d'Estaing l'a affirmé, comment leur demander de renoncer aux armements ? L'administration française de la Défense Nationale qui supervise la vente des armes et a laissé la France devenir le troisième producteur mondial en la matière le sait très bien d'ailleurs. Alors le Chef de l'Etat est-il mal informé ou malhonnête ?

Enfin, M. Giscard d'Estaing a proposé qu'en matière de désarmement on tienne compte des situations régionales. Cette position était profondément judicieuse... voici quelques trente cinq ans lorsque son père était membre du Conseil National de Vichy. Mais maintenant ! Les moyens de transport et de destruction à grande distance font que toute stratégie con-

Solutions creuses : le chef de l'Etat a suggéré la mise en place d'un organisme mondial de recherche sur le désarmement. Cela ne fera jamais qu'un lieu de palabres supplémentaires qui s'ajoutera aux innombrables commissions d'experts discutant du sujet depuis une petite cinquantaine d'années. Au besoin, cet organisme mondial pourra engager une équipe de spirites pour recueillir l'avis posthume d'Aristide Briand qui faisait déjà, vers 1925, du désarmement le thème favori de sa démagogie.

Solutions ineptes : M. Giscard d'Estaing affirme que l'existence des satellites permet le contrôle universel de l'état des forces militaires des différents pays et il propose en conséquence la création d'une agence internationale des satellites de contrôle. Il y a dans cette thèse une contre-vérité et une absurdité. Il est faux de prétendre qu'un satellite peut compter le nombre d'ogives nucléaires d'un sous-marin ou d'un silo comme celui du pla-

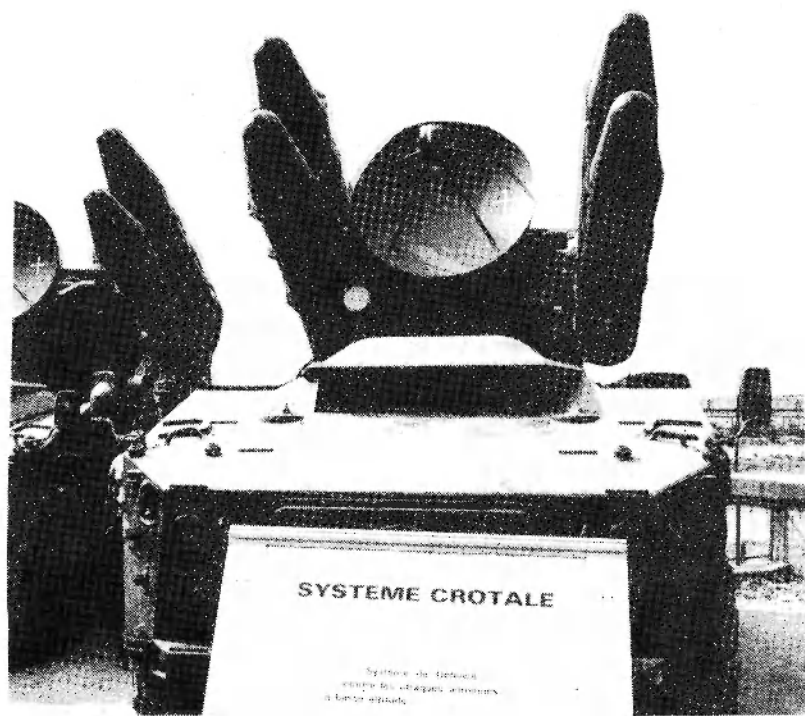
à la disposition de la communauté internationale... afin que celle-ci puisse inspecter l'état de leurs armements classiques ?

Enfin le dandy de l'Elysée s'est prononcé pour le maintien voire l'extension de zones non-nucléaires à travers le globe. Cela revient, là encore, à dénier le droit à la sécurité à certains états. Les Etats non nucléaires seraient en effet soumis à la loi des détenteurs de l'arme atomique. Valéry Giscard d'Estaing suggère certes que ces derniers s'engagent à ne pas faire usage de cette arme contre les pays qui en sont démunis. Mais rien ne dit que les signataires de cet engagement l'honoreront. De telle sorte que les états exclus de la possession des armes nucléaires de dissuasion devront au pire s'incliner devant le chantage des grandes puissances, au mieux tolérer d'être le théâtre de conflits classiques comme le Liban, le Tchad ou le Zaïre.

Bref le « show » onusien giscardien est sur le plan diplomatique un magnifique coup d'épée dans l'eau. Il est vrai qu'en se rendant à l'O.N.U. le chef de l'Etat se souciait comme d'une guigne de la diplomatie française. Son « grand dessein » était de réaliser une danse du ventre devant le P.S. (1), qui discutait depuis vingt ans sur le désarmement, afin de préparer l'entrée de celui-ci au gouvernement. C'est un Machiavel de sous-préfecture qui trône à l'Elysée.

Paul MAISONBLANCHE

(1) Représenté au sein de la délégation française à l'O.N.U. par Jean-Pierre Cot.



que seulement à l'échelle d'une région du globe est dépourvue de sens : un missile peut en effet détruire un objectif à 10000 kms de distance et des avions cargos déverser hommes et matériel à des milliers de kilomètres de leur base comme on l'a vu encore à Kolwezi.

A partir de postulats aussi contestables le Président de la République ne pouvait qu'aboutir à proposer des solutions creuses ou ineptes.

teau d'Albion. Les satellites ne sont plus d'aucune utilité à l'heure où le caractère de plus en plus compact des grands moyens de destruction fait que l'on pourrait entasser dans une seule pièce du local parisien de la N.A.F. de quoi détruire les trente principales villes russes. Par ailleurs, les Américains et les Russes ont le quasi monopole de la fabrication des satellites. Est-il sérieux d'espérer qu'ils acceptent de gâter de cœur de remettre ces moyens

Nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs la lecture des ouvrages du Général Gallois, à qui nous avons ouvert nos colonnes à plusieurs reprises et qui est le meilleur stratège français à l'heure actuelle.

- L'adieu aux armées — franco 53 F.
- L'Europe change de maître — franco 30 F.
- Le renoncement — franco 46 F.
- La grande berne — franco 66 F.

Commandes accompagnées de leur règlement à adresser au journal.



par
Gérard
leclerc

Job ou l'excès du mal

S'il fallait désigner un signe qui atteste du « sérieux » philosophique d'une pensée, c'est probablement la façon dont elle considère le problème du mal qu'il faudrait interroger... Déjà, cette formulation est ambiguë, voire irrecevable. Depuis Gabriel Marcel, il n'est plus possible d'employer le mot *problème* pour qualifier de pareils domaines. Problème s'applique à ce que je puis résoudre par une technique adaptée. Vulgairement : il y a un truc pour s'en sortir. Du mal, il n'y a pas moyen de se sortir. Parce que, toujours suivant Gabriel Marcel, je suis impliqué, il y va de moi de telle façon en ce soi-disant problème qu'il m'est impossible de le considérer comme un objet (ce que je puis considérer sereinement s'étalant devant moi et dont je vais trouver la formule). Vieille histoire sans cesse vue et revue ! Ces temps-ci les téléspectateurs ont eu un écho des moqueries de Voltaire à l'encontre de l'optimisme de Leibniz. L'effroyable tremblement de terre de Lisbonne défiait toutes les tentatives pour nier la puissance maléfique qui agit au cœur des choses, du monde et de l'homme. Il est vrai que l'auteur de *Candide* avait la vue bien courte, qu'il ne trouvait là qu'un argument contre la providence, sans essayer de déchiffrer l'énigme. D'autres, tel Albert Camus, ont acquis leur noblesse à considérer l'énigme comme indéchiffrable et dès lors justifiable de nulle échappatoire. Voltaire à sa manière,

Camus dans sa noblesse, attestent que le mal est un non-problème, qu'à bien des égards il est sans raison, injustifiable. Comme Yvan Karamazov, face aux souffrances d'un enfant, ils rendent leur billet !

Il vaut mieux rendre son billet, que nier, de prétendre s'arranger de l'affaire. A l'ère de l'avènement universel de la technique, c'est un paradoxe. N'a-t-on pas réclamé ici ou là des psychologues pour aider les mourants à passer le mauvais cap ? Pourquoi les psychanalystes n'arrangeraient-ils pas les choses ? Ils ont pour fonction d'analyser ce que Freud appelle « L'autre scène » où se joue la scène intérieure. Ainsi que l'écrit Philippe Néo : « *Ils visent à intégrer dans l'ordre du monde toute espèce de chavirement de l'âme, de souffrances aiguës, de folies, phénomènes auxquels on faisait volontiers jadis le crédit de manifester de façon privilégiée le sacré. Ils se croient fondés à situer cette autre scène, non pas dans un « ailleurs » indéfini, mais bien dans ce monde-ci, car si elle est un « ailleurs » pour le sujet, elle sera bien « ici » pour qui pourra en formuler la physique et en posséder la technique – fallut-il aménager spécialement l'espace de ce monde par une topologie adéquate* ». Seul Lacan échappe à cette tentation réductrice d'une science qui prétend « dire le dernier mot du mal ».

EN QUOI LE MAL EST UN EXCES

Prétention ridicule ? Il ne faut pas le dire trop vite. Il ne suffit pas d'être *psi* pour échapper à la tentation. La religion même et ses habitudes participent souvent tout autant d'une volonté identique d'arraisonnement, de résolution. Pour s'en rendre compte, la médiation du vieux livre de Job ne sera pas superflue. Philippe Néo dont le beau livre est un ardent questionnement de l'auteur biblique, nous montre « *une presque parfaite homologie* » entre la technique qui vise à remédier à la misère de l'homme et une religion qui se veut aussi efficace, sinon plus. Que font entendre ses amis à l'homme plongé dans sa déréliction ? Qu'il a contrevenu aux lois divines, à la puissance et à l'ordre de Dieu « *(Tu as péché) et voilà pourquoi des filets t'enveloppent et des frayeurs soudaines t'épouvantent* ». Juste rétribution : la mécanique du monde a été contrainte, elle se venge, le dieu outragé réclame réparation. Job ne veut pas en convenir, se rendre aux raisons pourtant déterminantes de ses amis. C'est que Job affirme son innocence. C'est, rétorquent ses compagnons, qu'il se rebelle, qu'il se réfugie dans l'orgueil : « *prétends-tu sonder la profondeur de Dieu, atteindre les limites de Shaddai ?* » Il est forcément coupable d'une faute antérieure. Eux le savent de science certaine. Ils affichent un « *calme thérapeutique* » : « *C'est qu'ils ne sont pas atteints, bien qu'ils en soient légèrement irrités par les arguments de Job. Dès le départ ils ont décidé, ils ont trouvé juste de ne pas le prendre au mot. Ces mots veulent dire le contraire de ce qu'ils disent, ils sont un « vent d'est » inspirés par le désarroi. Leur désordre même manifeste que Job n'accède pas à l'ordre du monde* ».

Précisément *le monde* n'est de nul secours à Job. Il se dérobe. Il ne lui porte même pas cette aide de lui être ennemi pour se prouver sa force. Vertige, nulle béquille, nul point fixe pour se rattraper. C'est la totale déréliction de l'angoisse qui ne peut trouver sa cause, tout fuit. Le mal est un excès par rapport à ce monde, dont les causes lui échappent. Il se rapporte à une « autre scène » qui n'est pas celle de la psychanalyse puisque, nous l'avons vu, elle ne tente pas de faire rentrer les choses dans l'ordre. Mais l'ordre est ici impuissant. Le mal lui échappe, il n'appartient pas à cet ordre de causalité où tout trouve sa norme, le conséquent son antécédent dans la neutralité des faits. Rien n'est neutre ici, le mal révèle une intention, de même qu'il atteint une âme. C'est à dire ce qui échappe aussi à l'anonymat. Le mal n'est pas aveugle. Il voit celui qu'il fait souffrir. Et c'est à un Toi que Job s'adresse, contre lequel il vitupère : « *Tu me prends en chasse, tu multiplies tes exploits à mon propos, tu renouvelles tes attaques, ta fureur sur moi redouble, tes troupes fraîches se succèdent contre moi* ». Il ne faut pas avoir peur de le dire à l'encontre d'une certaine bondieuserie. Pour Job c'est Dieu qui attaque, qui s'acharne. C'est lui qui fait mal. Parce qu'il « nous cherche ».

LA SOURCE DU SENS

J'ai bien conscience de ne donner là qu'une faible idée de l'analyse de Néo, infiniment plus fine, plus approfondie. J'aimerais m'attarder sur quelques discussions avec Nietzsche et Heidegger que je trouve décisives. A ce propos les notes sont précieuses par leurs ouvertures et l'espace qu'elles nous donnent de développements ultérieurs – qui sait ? – de prochains livres. Retenons seulement que Nietzsche *diffère les questions ultimes, les noie dans la métaphoricité, et par le fait même les sauve des fausses réponses*.

Mais j'en viendrai à la conclusion du livre qui se résume très bien dans cette formule « *a sens ce qui concerne l'alternative du bien et du mal extrêmes pour l'attente d'une âme* ». Pourquoi gloser sur cette formule ? Elle me semble inépuisable tant elle éclaire non pas le destin qui est amorti, mais le grand jeu mystique de l'âme qui, au delà de sa nuit, a franchi le monde et comme Job peut dire : « *Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu* » « *Aussi je me rétracte* »

« *Et m'afflige sur la poussière et sur la cendre.* » Voilà donc ce retour à la « métaphysique » dont nous parlions. Mais nous sommes même au delà de la métaphysique. Le livre de Néo me paraît presque l'illustration de ce mot de Simone Weil : « *De même que le mystère contraint la vertu à être surnaturelle, de même le mal contraint l'espérance à être surnaturelle* ». En tout cas, Bernard Henri Lévy vient de publier là un des meilleurs livres de ses collections !

Gérard LECLERC

– Philippe Néo – *Job et l'excès du mal* – Ed. Grasset – En vente au journal – franco 56 F.

michel ragon:

"inventer un habitat nouveau"

Les villes que l'on construit maintenant sont-elles encore faites pour l'homme ? A voir l'architecture hideusement banale des ZUP, la médiocrité fonctionnaliste des urbanistes disciples de Le Corbusier ou la grandiloquence prétentieuse d'un Emile Aillaud, on peut en douter. Nous avons demandé à Michel Ragon son opinion sur cette crise de l'architecture. Il y a répondu avec toute sa culture d'artiste et d'historien des villes.

Royaliste : Michel Ragon, tout au long de votre œuvre, vous vous êtes penché sur l'histoire des villes. Que vous a apporté cette étude en une époque où le développement spectaculaire des concentrations urbaines laisse à penser qu'il faudra repenser totalement l'urbanisme ?

Michel Ragon : L'histoire des villes est capitale car c'est l'histoire des hommes depuis qu'ils vivent ensemble. Et si l'histoire m'a toujours passionné c'est qu'elle permet de rechercher dans le passé ce qui peut éclairer le présent. Les choses ne recommencent jamais d'une manière identique mais les hommes varient peu au cours des âges. Notamment le désir qui les a fait se jeter dans des agglomérations pour y vivre ensemble est toujours là. Ce n'est pas un hasard si il y a à certains endroits des villes plus grandes que d'autres : les gens s'y projettent. Paris était déjà une grande cité au Moyen-Age et elle l'est restée ensuite. Ceci n'est pas fortuit. Entrent bien sûr en ligne de compte des raisons climatiques et l'existence d'une convergence de routes. Mais intervient aussi le plaisir de vivre ensemble en un endroit donné. Et cela, n'importe quel lieu ne peut pas le donner. Cela explique d'ailleurs la difficulté de créer artificiellement des villes surtout de la façon dont on l'a fait après la guerre : une simple décision administrative a ainsi transfor-

mé en sites urbains des lieux où le vent est mauvais et le brouillard dense. Ceci ne se faisait jamais autrefois. Regardez comment les Grecs et les Romains construisaient leurs villes : ils examinaient d'où venait le vent et où apparaissait le soleil. Ils déterminaient également avec soin le tracé des limites de la ville car une ville sans limites n'est plus une ville. L'exemple a contrario de Londres et de Paris qui, en s'étendant, ont coulé comme un mauvais fromage, est là pour le prouver.

En deça d'un certain chiffre, certes, une ville n'est pas bénéfique car il faut une certaine densité de population pour qu'une vie culturelle commune riche se développe. Mais au delà d'un certain seuil une ville cesse d'être viable : les distances sont trop longues, on est trop nombreux à vivre dans un même endroit donc on ne peut plus se rencontrer aisément. Il y a donc un chiffre optimum à trouver. Platon, se fondant sur les calculs des Pythagoriciens en avait déjà fixé un qui était très faible (5040). Mais les urbanistes contemporains ne semblent guère s'être souciés de ce problème.

Royaliste : Est-ce qu'il y a dans l'histoire des villes une époque qui vous a paru particulièrement bénéfique ?

Michel Ragon : Oui. L'époque qui me paraît la plus vivante et la plus actuelle, si paradoxal que ce puisse être, c'est

le XII^e et le XIII^e siècle, le XII^e siècle surtout. Durant cette période, les villes, qui avaient presque totalement disparu d'Occident avec la chute de l'Empire Romain, renaissent avec le mouvement des communes bourgeoises amorcé dès le XI^e siècle. La ville a donc partiellement une base marchande mais partiellement seulement. Son développement a aussi un fondement religieux. Les villes ont alors une forme ronde à l'image de Jérusalem que l'on croyait telle — mais qui n'était pas ronde en fait — et surtout à l'image de la Jérusalem céleste. De la sorte, plusieurs notions intervenaient dans le développement de la ville. Notions qui, étroitement associées, lui assuraient une croissance sinon spontanée, du moins organique. Au souci de protection des habitants — l'hotel de ville — faisait pendant le souci religieux et la cathédrale. Ces villes n'étaient pas très grandes mais avaient une qualité réelle. Les vestiges du Moyen-Age dans les villes nous font d'ailleurs vibrer : le tissu urbain y reste encore profondément vivant et tactile.

Royaliste : Selon vous, les forces qui composaient cette ville (forces religieuses, corporations) ont été éliminées au profit d'un groupe de plus en plus restreint puis d'un seul homme.

Michel Ragon : Oui. D'une part la bourgeoisie, lorsqu'elle est devenue puissante a voulu faire la ville pour elle seule. En outre, à partir de la Renaissance, l'aristocratie transforme les cités en villes d'apparat. Enfin, le prince, à partir du XVII^e et du XVIII^e siècle les transforme en villes-spectacles faites pour extérioriser son pouvoir. Dans le même temps, l'habitat courant qui était important au cours du Moyen-Age ne semble plus intéresser personne. Il est délaissé au profit du monument. Le XIX^e siècle est, sur ce plan, un cas limite : il n'y a plus d'habitat populaire, les gens vivent dans des caves, des greniers de vieilles maisons, entrent comme ils le peuvent dans de vieilles coquilles.

Et, à la fin du XIX^e siècle, il faut réinventer un habitat ouvrier, avec les cités ouvrières, puis les H.L.M., puis les grands ensembles. Mais ces tentatives



sont de simples médicaments et n'arrivent pas à reconstituer un tissu urbain exprimant quelque chose.

Royaliste : Ce tissu est d'autant plus difficile à reconstituer que la ville est à la fois programmée bureaucratiquement et soumise à la seule logique marchande. Cela a provoqué depuis la Libération le déracinement de quinze à vingt millions de personnes que l'on a logé n'importe comment.

Michel Ragon : C'est certain. Actuellement, seule une minorité de gens aisés peut choisir librement son logement. Les autres ne se déterminent plus en fonction de leurs goûts mais du coût du loyer et de la distance par rapport au lieu de travail. J'ai toujours été frappé par le fait que les gens ne parlent plus de logement mais disent par exemple : « J'étais dans un F3 et je vais

aller dans un F4 ». Le moule économique investit le logement lui-même.

Ajoutons que le caractère de machine à habiter pris par la grande ville a été aggravé par l'introduction des moyens modernes de transport. Autrefois, les limites de la marche à pied constituaient un frein à l'expansion de la cité. Avec le chemin de fer puis le tramway, l'autobus, l'automobile, la ville n'a plus de limites. Et l'on arrive à cette aberration : le temps travail est beaucoup moins dur et usant que le temps transport. La ville a pris un caractère par trop mécaniste.

Royaliste : Dans une société technicienne avancée on a les moyens de connaître les goûts des gens. Mais dans le même temps on les sacrifie à la logique du profit immédiat et donc du court terme...

quand un demiurge réalise l'architecture du fantasme...

Je suis extraordinairement distrait. Je ne sais pas écouter... Il ne faut pas, quand on construit, demander le goût de l'habitant. L'art de l'individu est d'habiter un lieu, de s'y mouler comme un bernard-l'ermite dans une coquille, de le transformer ; il n'est pas de l'inventer. Il ne faut pas faire ce que le Français demande, ou croit demander. Ce n'est pas à lui de décider...

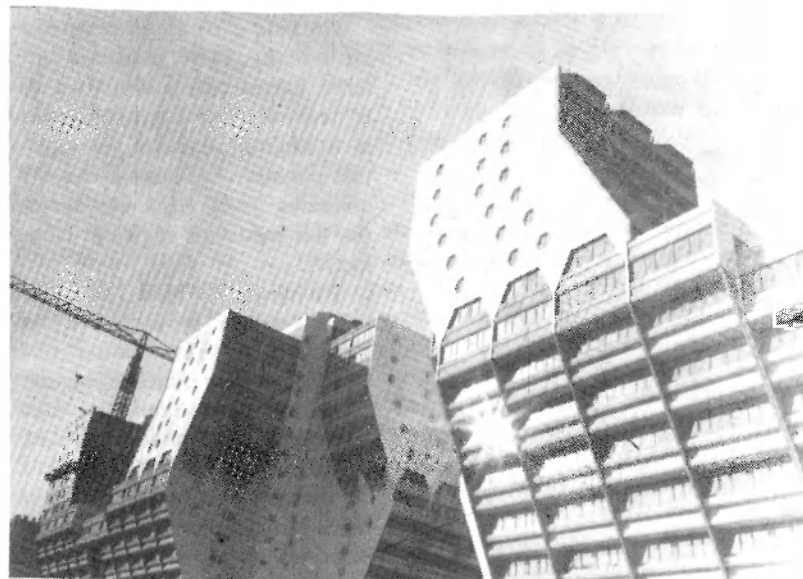
A Chanteloup, il y a une place que j'ai appelé « place de la Lance ». Elle contient fiché de biais un fer long de dix mètres inoxydable et aigu. De biais, il est parallèle à l'axe du monde : 41 degrés 5. Il est horloge en même temps que lance. Car il marque l'heure par son ombre sur le sol

divisé en cadrans. Quelqu'un a dû planter ce fer à cet endroit. Apollon peut-être dont Hölderlin écrivait dans sa dernière lettre avant de devenir fou : « je peux bien dire qu'Apollon m'a frappé de sa lance ». Ce que j'inscrirai sur le mur. Je sais bien que la Portugaise qui habite là ne le saura pas. Peut-être quelqu'un un jour, trouvera-t-il ce fer étrange ? Inquiétant ? Comme en avant du pied de marbre, dont je vous ai parlé une empreinte indique qu'un Dieu va se poser là. Il va passer ? Passera-t-il ? Ce qui donne à la place une sorte d'immédiateté, une sorte de présence...

(Extraits du livre d'Emile Aillaud, *Désordre apparent, ordre caché*. Ed. Fayard).

Michel Ragon : Une politique du logement n'est viable que si elle est calculée à long terme. Mais presque rien n'est fait en la matière. Il devrait y avoir une section au sein du C.N.R.S. voire un centre indépendant qui ferait de la recherche architecturale. Ce n'est pas le cas malgré les efforts isolés de quelques architectes et de quelques services du ministère du logement. Si l'on faisait des recherches

sur le logement comme sur l'énergie nucléaire où les problèmes d'aéronautique on trouverait des solutions. Un simple exemple le montre : pendant longtemps les H.L.M. et même les immeubles bourgeois n'étaient pas insonorisés. Comme je m'en étonnais auprès de Francis Bouygues celui-ci me rétorqua en substance : « je suis prêt à étudier des méthodes d'insonorisation mais à condition qu'elles figurent dans le



Habitation, ou fantasme d'un architecte ?

cahier des charges. Sinon je cesserais d'être compétitif ». Une loi récente a rendu l'insonorisation obligatoire et les architectes ont alors cherché — et trouvé — les solutions techniques appropriées.

Royaliste : Est-ce que la dépossession du lieu où l'on habite, la perte du choix, n'est pas également liée à la monopolisation du savoir par ceux qui conçoivent la ville et notamment les Architectes ?

Michel Ragon : Bien sûr. C'est une chose contre laquelle je me suis violemment élevé dans « l'architecte, le prince et la démocratie » (1). Les architectes ont à la fois une situation de monopole et forment une caste très fermée et quasiment héréditaire puisque la plupart d'entre eux sont fils, voire petit-fils d'architectes. De plus tout au moins jusqu'à une époque récente elle a été des plus dociles à l'égard des volontés du pouvoir qu'il soit financier ou politique. Les architectes sont les seuls artistes qui acceptent toutes les commandes qu'on leur fait.

A cet égard le Corbusier apparaît comme une exception chez les architectes, il refusa pendant longtemps de construire la chapelle de Ronchamp parce qu'il n'était pas catholique, puis après avoir accepté, il s'imprégna à un tel point de ce que peut être une église que Ronchamp est un lieu de très haute spiritualité.

Royaliste : Le fait que l'architecte soit coupé des usagers n'aboutit-il pas à privilégier l'architecture de caprice, celle dans laquelle le demiurge projette ses rêves et ses fantasmes ?

Michel Ragon : Une réflexion d'un patron d'une école de Beaux-Arts à ses étudiants qui venaient d'obtenir leur diplôme d'architecte en dit long sur l'état d'esprit de la corporation. Il s'est exclamé : « Ah mes pauvres enfants, je vous plains : vous allez être obligés de construire des logements ». Seul le monument est réputé noble. Mais, du même coup, les architectes n'ont pas été préparés à faire de l'urbanisme.

bibliographie

Principaux ouvrages de Michel Ragon :

- *L'homme et les villes* — Albin Michel — franco 47 F.
- *L'architecte, le prince et la démocratie* — Albin Michel — franco 47 F.
- *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme moderne* — Casterman — franco, les deux volumes, 260 F.
- *La cité de l'an 2000* — Casterman — franco 24 F.
- *Où vivrons-nous demain ?* — Robert Laffont — franco 28 F.

Ces ouvrages peuvent vous être fournis par le service librairie du journal. Commandes accompagnées de leur règlement ou à l'ordre de Royaliste, CCP 18 104 06 N Paris.

Michel Ragon

(suite)

Qui plus est, ils ont l'habitude de travailler sur des plans à 2 cm par mètre, là où il vaudrait mieux travailler sur des plans au 1/100. Cela se sent dans l'architecture des villes nouvelles qui apparaissent trop souvent comme des maquettes et des maquettes vues par en dessus. Ce système donne au mieux l'image d'un classeur bien étiqueté, au pire celui d'un camp de concentration.

Vous parliez par ailleurs de projection de fantasmes: Il y a de cela. Emile Aillaud, par exemple, programme pour les autres un bonheur qui n'est jamais le sien. Souvent, d'ailleurs, les maisons d'architectes que ceux-ci ont construites pour leur famille et qui sont souvent très belles n'ont pas grand chose à voir avec ce qu'ils construisent dans leur vie professionnelle. Bien pis, Aillaud efface ou tente d'effacer l'insignifiance de son architecture par la peinture d'un décor cache-misère. C'est ainsi qu'il a peint des nuages sur ses tours de Nanterre.

URBANISME

Dans le cadre de nos activités sectorielles, nous rappelons à nos lecteurs, l'existence à la NAF d'une cellule « urbanisme ». Les études et réflexions de cette dernière portent actuellement sur le problème du logement. Tous nos lecteurs intéressés ou disposant de connaissances particulières sur cette question sont invités à prendre contact en écrivant à Michel Giraud au journal.

A l'inverse, certains architectes trop généreux ont voulu faire profiter les autres du genre de vie qu'ils affectionnaient. Ainsi Le Corbusier qui s'est marié tard, n'a pas eu d'enfants et menait une vie quelque peu bohème à construit tous les appartements de la Cité radieuse de Marseille comme s'il s'agissait d'une cité d'artistes, tous les appartements étant construits à deux niveaux avec loggia. Mais pour une famille qui a des gosses, c'est l'enfer, car il n'y a plus de véritable privatisation.

On peut constater à ce niveau les méfaits d'une politique qui laisse l'architecte seul maître de la décision. Pour concevoir la ville il faudrait des équipes pluridisciplinaires regroupant des architectes, mais aussi par exemple des médecins et des psychologues.

Royaliste : Mais avec de telles équipes le problème ne serait qu'à demi-résolu. Ces équipes ne représentent pas une communauté vivante. Elles sont étrangères aux préoccupations des usagers.

Michel Ragon : Il est certain qu'il faut arriver à faire participer les usagers à l'élaboration de la ville. Tous les usagers de toute nature se voient sollicités de donner leur avis sauf ceux du logement et de l'habitat. On demande aux citoyens de se prononcer sur les problèmes du Marché Commun mais non sur ce qui les concerne le plus directement. De plus, l'opinion, en France, n'a été sensibilisée que très tardivement au problème. Contrairement à la Belgique par exemple, les comités de résidents, la plupart du temps, n'existent que depuis quatre ans. Mais leur animation par des militants gauchistes ou trotskystes en fait parfois des repoussoirs. Quant aux partis classiques, ils commencent tout juste à s'intéresser au problème et ce avec des intentions récupératrices.

Royaliste : Comment sortir du cercle vicieux suivant : il faut d'une part que la ville soit réalisée avec la participation de ses habitants ; mais en même temps ceux-ci — dans le cas des villes nouvelles par exemple — sont des déracinés venus de toute part ce qui rend la concertation impossible.

Michel Ragon : Il y aurait au moins un palliatif possible. On pourrait dans une ville nouvelle laisser des espaces vacants que la communauté au fur et à mesure de sa constitution déciderait d'affecter selon ses goûts. Mais il faudrait revoir la législation actuelle qui prévoit que tout espace gelé doit être rentabilisé à plus ou moins brève échéance. Autrement dit, il faudrait résoudre l'immense problème foncier et trouver une parade à la plaie de la spéculation. On en est loin.

Propos recueillis par
Michel GIRAUD

(1) « L'architecte, le prince et la démocratie » Albin Michel. Voir le compte-rendu qui en a été fait dans le n° 251 de *Royaliste*.



Heureusement, Marcel Jullian a une bonne chance d'être fidèle au rêve augural de son enfance. Il ne perdra jamais dans les pires moments, sa gaité provençale, cette rapidité et cette rondeur du geste où il y a toute la gentillesse et la spontanéité du monde. Et en retrait, avec une pudeur jamais en défaut, cette gravité, ce passé qui vous tient, parce qu'il vous a fait un homme libre. Jullian c'est aussi celui qui a dit non, une fois pour toutes, aux fanatismes sans abdiquer ses fidélités reçues de son père, mais accueillies, réfléchies, intériorisées et assumées dans le combat quotidien. Royaliste il l'est, ne l'a jamais caché. A la colère et à la stupéfaction des bonnes gens qui s'en prenaient à ce gauchiste faisant d'Antenne 2 le brulot révolutionnaire le plus diffusé en France.

Au moment de sa nomination, Maurice Clavel lui avait télégraphié : « Enfin la liberté ! » C'est qu'il y croyait ce P.D.G. malgré les difficultés qui déjà s'ammoncelaient, conflits internes, mécontentement de certains... Du début à la fin, cela n'irait que de mal en pis, les échos de presse venimeux, les procès d'intention. Malgré tout,

Marcel Jullian — Délit de vagabondage — Grasset — Ouvrage en vente au service librairie du journal — prix franco 57 F.

il tiendra fermement le gouvernail. Parti sans amertume, avec un peu plus de sagesse pour la vadrouille, et des loisirs pour conter ses vagabondages. Plaisir d'écrire. Cela se sent comme un chant. Les mots, les phrases se balancent au gré des souvenirs qui eux-mêmes se télescopent à travers l'espace, mémoire d'une vie. Sans se heurter, au rythme calme de celui qui se souvient en méditant.

Des souvenirs il en a plein des albums. Editeur du général de Gaulle, il fut un des rares privilégiés admis à troubler la retraite de la Boisserie. Il aura l'occasion de rencontrer le président Pompidou et son successeur, ce qui nous vaut trois tableaux de nos excellences, campés en roi de France qui comptent pour un chasseur d'images. Le plus émouvant ce sont les souvenirs de guerre d'une première jeunesse qui sut se garder des mauvaises fureurs justicières.

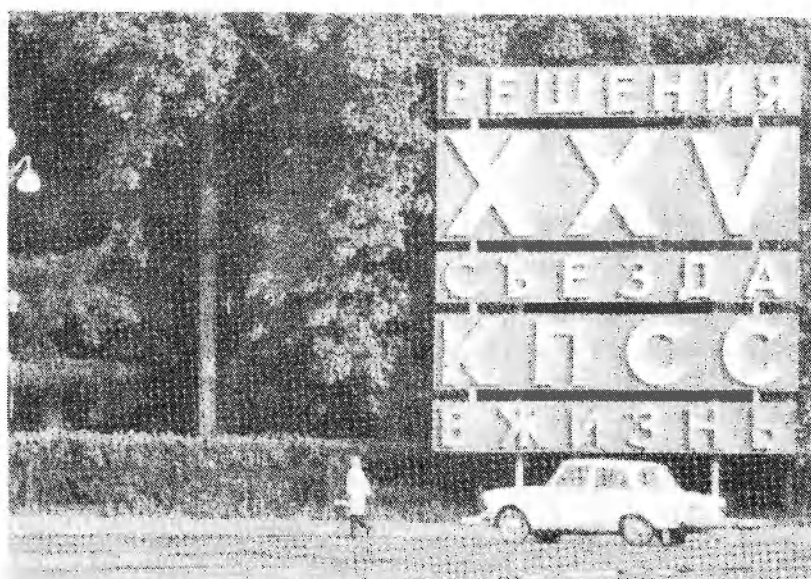
Un récit complet et circonstancié de ce qu'il est convenu d'appeler « l'affaire Sartre » permet de se faire une juste idée de ce projet (1) qui suscita tant de réactions contraires, d'égale violence. Enfin on peut y comprendre quelque chose, au delà des passions, des factions et leurs enjeux politiques. Un président-directeur-général même sous le libéralisme avancé ne peut pas tout. Au terme là voilà cible commune de sartriens déçus et des autres qui n'ont pas encore décollés. L'indépendance ce n'est pas facile.

Jullian ne concevait pas sa mission sans cette indépendance, cette ambition qui frise la provocation. S'il avait exercé la même responsabilité vingt ans auparavant, il n'aurait eu de cesse de franchir les murs de Clairvaux pour interroger Maurras dans son habit de bure. Un jour viendra où l'on regrettera à la télé ce P.D.G. royaliste.

Gérard LECLERC

(1) Il s'agissait de confier à Jean-Paul Sartre la réalisation de dix émissions d'une heure sur les soixante-quinze dernières années de la vie du monde et des idées et à François Truffaut le tournage de ces émissions.

L'avenir



radieux

Ou comment un ex-membre de l'intelligentsia communiste enfin réveillé du cauchemar de l'histoire devient un chiffonnier spirituel dont l'existence change de sens.

Sur la place des Cosmonautes, à l'entrée de l'avenue du Marxisme-Léninisme, on a érigé à la demande des travailleurs un slogan permanent en lettres de métal géantes : « Vive le communisme, avenir radieux de toute l'humanité ! ».

Ainsi commence le deuxième livre de Zinoviev (1) (un troisième est en cours de traduction), né en 1922, aujourd'hui destitué, exclu, viré, ex-professeur, ex-docteur en philosophie, ex-membre du parti, ex-titulaire de la chaire de logique à l'Université de Moscou, etc., à la suite de la publication en 1976 des « Hauteurs Béantes » (2).

« Comme il fallait s'y attendre, le slogan fut cochoigné. » Entre les lettres les personnages les plus louches draguent, se droguent, se saoulent. Un fonctionnaire haut-placé vole le métal des trois premières lettres, il en couvre le toit de sa résidence secondaire (deux étages avec piscine). Une enquête est ordonnée.

Au cours d'un vol cosmique, les cosmonautes repèrent le toit étincelant. Histoire exemplaire, cela permet de prouver d'une manière irréfutable, l'utilité des vols cosmiques.

ARRIVISME, MARXISME ET DEMOCRATIE

Le narrateur est un universitaire, « pas n'importe qui », il est directeur de la Section des Problèmes Théoriques de la Méthodologie du Communisme Scientifique, il s'attend à être nommé membre-correspondant aux élections de l'Académie. Arrivisme, mensonges, trahisons : système inhérent au bureaucratisme. Le narrateur n'est pas étranger aux douze ans d'internement en camp de son ami Anton Zimine, qui avait écrit un poème satirique sur Staline. Les enfants du narrateur, Sachka le garçon et Lenka la jeune fille, aiment beaucoup Anton. C'est

Lenka qui fera échouer l'élection de son père lorsqu'elle apprendra sa trahison. Le rapport d'une de ses nombreuses « conversations anti-soviétiques » suffit largement, ou cette anecdote sur la bonté de Lénine par exemple : « Un jour Lénine se rasait. Des enfants passèrent par là et le saluèrent : bonjour Vladimir Ilitch. Et Lénine leur répond : allez donc vous faire... ». « Quelle bonté ! alors qu'il aurait pu leur couper la gorge avec son rasoir ! » Le narrateur est donc exclu du parti et démis de ses fonctions. Il tombe malade, entre à l'hôpital.

LA CHIFFONNIERE HORS DE L'HISTOIRE

La chiffonnière est la figure majeure de ce livre. « Dans la cour, je vis une femme forte et âgée, vêtue de noir. La femme fouillait les poubelles, sélectionnait Dieu sait quoi... », Dieu sait quoi. Cette vieille femme douloureuse vit hors de l'histoire, « on avance vers le communisme à grands pas. Mais elle, elle s'en fiche complètement. Pour elle il n'y a pas d'histoire ». Anton le premier lui ressemble. Les autres ne la voient pas, ou l'insèrent dans leur système, la mesurent comme ils mesurent toutes les choses, à l'or : « Ne sois pas naïf. Sais-tu seulement tout l'argent qu'elle arrive à se faire avec ses chiffons ? » déclare Tamourhia, l'épouse du narrateur.

Le narrateur la rencontre à plusieurs reprises : « Elle me croisa avec sa petite charrette grinçante, sans même soupçonner mon existence, comme si elle était passée à travers mon corps. » A la voir il est pris d'un étrange sentiment, comme devant « un mystère inconnu », comme s'il « avait oublié quelque chose d'essentiel, sans pouvoir le retrouver. » A ce sentiment font écho les conversations qui ont lieu au « boui-boui » entre le narrateur et des personnages de rencontre : « il nous faut une mystique. Mais une mystique engendrée par une compréhension » ; « ce qu'il nous faudrait c'est un peu de bonté. De naïveté. Quelque chose d'enfantin, peut-être. Un beau conte de fées ». La fée c'est la chiffonnière.

Sortant de l'hôpital, le narrateur passe place des Cosmonautes, elle est illuminée, l'on commence à restaurer le slogan. Il s'écrie : « Et malgré tout,

nous le bâtirons le communisme, c'est sûr ! », craint la réaction des passants : « Mais ils ne prêtèrent aucune attention à ma personne. » Et le narrateur soudainement jeté hors du cauchemar de l'histoire devient semblable à la clocharde, chiffonnier spirituel. Il poursuit en ajoutant ces phrases qui terminent le livre : « Je les croisais en traînant mon absurde petite charrette, je passais au travers de leur corps, comme si mon existence se déroulait dans une autre dimension qu'ils ignoraient. Pour aller où ?... »

LA REVOLUTION EST LA TERREUR QU'ELLE DEPLOIE

Zinoviev ne peut servir à cautionner l'Occident, il ne flatte personne, ne se pose pas comme dissident. La révolution russe, comme la révolution française, est une suite de crimes signés d'un régicide. Dire que le marxisme objectivement est l'état des choses qu'il présente, comme le soutien Anton Zimine, revient à dire que la révolution est la terreur qu'elle déploie, et non son avenir radieux, pour nous aussi encore à venir. Les communistes occidentaux ne tendront pas la main à Zinoviev, il dit d'eux : « les communistes occidentaux couleurent rose, qui rêvent de créer leur modèle à eux du communisme, avec seulement trois rangées de barbelés au lieu de quatre comme chez nous. »

Zinoviev propose la lutte, « comment ? Comme on peut. Car les meilleures formes de luttes ne peuvent se découvrir que dans l'expérience de la lutte ».

Zinoviev nous décrit le déshonneur ordinaire d'un citoyen soviétique « bien placé », nouveau Tchitchikov (l'« escroc » des Ames mortes de Gogol), or Tchitchikov se refuse, publie son auto-critique avec l'humour atroce d'un Zotchenko (un de ces écrivains portés « disparu » - sous Staline).

Mêmes questions pour nous. Lequel de nos contemporains n'est pas déshonorant ?

Ghislain SARTORIS

(1) Alexandre Zinoviev — *L'avenir radieux* — Ed. de L'Age d'Homme — En vente au journal — francs 53 F.

(2) Les hauteurs béantes — L'Age d'Homme — francs 76 F.

chansons

françois béranger : participe présent

Il est arrivé le dernier disque de Béranger, sans fracas.

La promotion publicitaire devrait nous permettre de voir et d'entendre de vieux routiers de la chanson. Mais est-ce possible? La radio ou la télé n'aiment pas les chanteurs dits « politiques ». Alors avec sa « gueule de poire » et son air faussement décontracté il fait des spectacles, il en fait même beaucoup. C'est quasiment la perfection, résultat d'un énorme travail qui cache la peur du faux pas sur scène; à trois mois d'intervalle, les spectacles se ressemblent! De nature réservée et pour pallier une timidité liée à une grande pudeur, il fait rire les gens... toujours aux mêmes moments.

Béranger n'est pas une bête de scène : planté sur ses jambes, bien droit, il se révèle dans ses textes, la communication est à ce niveau-là. La musique d'Alarcen, le guitariste « classe » Béranger en dehors de la variété courante, cependant je crains qu'Alarcen ne le fasse tomber dans les clichés comme le témoin la chanson « Qui est responsable » ressemblant à « Paris Lumière ». J'ai d'autant plus envie de faire cette remarque qu'elle contraste avec certaines critiques souvent entendues louangeant Alarcen, reléguant presque au second plan Béranger. Béranger, dès son premier disque, était original tant par ses textes que par ses musiques éclectiques.

Béranger cependant n'est pas un groupe, c'est un type qui a choisi un accompagnement musical et qui parle de lui essentiellement, avec le souci de se remet-

tre en question. Incroyablement sensible au miracle de la vie, sa hargne féroce est contrebalancée par une tendresse qui revient régulièrement dans ses rêves d'un autre monde. Alors, la popularité de Béranger se porte mal, le regard qu'il a sur les gens n'est pas celui du « Français moyen » quoiqu'il veuille, son langage simple et direct n'éluide pas ses préoccupations d'homme à la recherche de la vérité.

Conscient de son ambiguïté, il s'interroge, lui qui voudrait que chacun fasse sa propre chanson, autrement dit que chacun se réalise dans son domaine. Il a ce privilège et le sachant, il ne veut pas être mythifié, revendiquant sans cesse l'authenticité avec force et par peur de ne plus être lui-même. « Faut pas perdre la gueule, surtout à ses propres yeux. » Tant qu'à faire voici les six 33 tours, ils sont tous intéressants. Pour les futurs fanatiques il existe aussi un 45 tours comprenant : Les oiseaux mécaniques et une samba sur le temps qui s'écoule (j'ai oublié le titre).

François VIET

DISCOGRAPHIE

CBS 564324
CBS 64558

Puis, depuis qu'il enregistre chez Escargot, après avoir été évincé de chez CBS pour y avoir collé des papillons de « La cause du peuple » dans les WC (dixit Jacques Vassal) :

ESC 320
ESC 323 Le monde bouge
ESC 328 L'alternative. Paris-lumière.
ESC 364 Participe présent.

art



le don de cezanne

Le moindre mérite de l'exposition consacrée à Cézanne et à ses dernières années de création (1895-1906), n'est pas de refléter le cheminement ultime d'un artiste en quête de vérité.

Ici, vérité équivaut à fidélité. Fidélité aux thèmes : baigneurs et baigneuses se multiplient, au même titre que les plans de la montagne Sainte-Victoire. Hormis quelques portraits et natures mortes, il semble que l'auteur de La maison du Pendu ait consacré ses dernières années à la recherche d'une nouvelle expression picturale. Inlassablement repris, enrichi, un sujet donné apparaît ainsi doué de plusieurs faces changeantes, mobiles, en proie à une constante métamorphose. Un tableau n'est plus une œuvre représentant un paysage, il est le paysage.



Usant de tons éclatants, ocres, bleutés, mauves parfois, Cézanne annonce la luxuriance des fauves; de même, le regard qu'il imprime à la nature préfigure la vision cubiste. N'a-t-il pas écrit que « la réflexion modifie la vision? » Saisissantes images que ces corps, ces pierres, ces arbres, dispa-

raissant presque sous la géométrie de leur conception... La nature ainsi découpée dévoile une part d'elle-même inconnue, ressemble à son ombre... Dans ces toiles de la dernière période, prédomine en effet une idée majeure de réconciliation. Cézanne s'attache surtout à peindre des sujets dans lesquels l'individu jouit pleinement d'un milieu naturel, favorable aux jeux, à la volupté. Certaines toiles de « Baigneurs » et « Baigneuses » évoquent avec lumière une danse de la vie où l'innocence rejoint la beauté. Jamais Cézanne ne s'était engagé aussi loin dans l'art de concilier la maîtrise et l'ivresse.

Mais la figure maîtresse de ces dix dernières années de création solitaire, difficile, demeure la montagne Sainte-Victoire. Ici, la montagne a valeur de mythe, d'articulation du tout, semblable en cela à l'arbre pour Piero della Francesca, au soleil pour Van Gogh. La nature déifiée existe en fonction de sa présence, de son lieu secret, immuable. Ce n'est pas sans une légère angoisse que nous contemplons le paysage de Cézanne, que nous l'éprouvons aussi : sauvage, brûlant, il acquiert peu à peu la propriété de traduire la parole et l'indicible, la présence et l'absence. Le mythe de la Montagne recouvre alors son sens premier et dit qu'il appartient au créateur de fixer une part d'éternité en vérité artistique. C'est là le propos de Cézanne, le don qu'il nous fait.

Jean-Marc DEMICHEL

— Exposition « Cézanne, les dernières années » au Grand Palais, jusqu'au 23 juillet.

reliez votre collection

Véritable instrument de travail, votre collection de ROYALISTE n'est utilisable que si elle est d'une consultation pratique. Nous mettons à votre disposition une reliure à tringles, recouverte de

toile bleu-roi, frappée au dos de notre sigle en doré. Chaque reliure permet de contenir une cinquantaine de numéros du journal.

Format extérieur 26 x 33 cm

(épaisseur 11 cm), fournie avec 52 tringles chacune. Il existe des reliures avec inscriptions Nouvelle Action Française et d'autres avec Royaliste. Précisez vos désirs à la commande.

Prix de vente : 35 F (franco 43 F).

la n.a.f. en mouvement

OPERATION 3000

Il y a quinze jours, nous lançons l'opération « 3000 points de vente » afin de permettre la mise en kiosques massive de notre numéro « spécial vacances » dans tous les lieux touristiques et de villégiature.

Pour faire cette opération, il nous faut recevoir en dons de nos lecteurs la somme de 25000 F avant le quinze juillet. Nous avons commencé à recevoir des réponses et les sommes recueillies aujourd'hui s'élèvent à 6000 F. Ce n'est pas mal pour la première semaine mais il faut absolument que le mouvement s'amplifie si nous voulons réussir dans les délais.

Envoyez vos dons au journal (CCP Royaliste 18 104 06 N Paris) en précisant « Opération 3000 ».

FEUX DE LA SAINT JEAN

Organisés par la Fédération royaliste Provence Côte d'Azur, les 24 et 25 juin à CABANNES (20 km d'Avignon) - Le Romanil.

24 juin à partir de 17 heures : Feu de camp, Buffet campagnard et fête.

25 juin : Méchoui, rencontres et discussions amicales autour de Bertrand Renouvin et Gérard Leclerc.

AVIGNON

Meeting le 23 juin à 20 h 30 avec Bertrand Renouvin et les responsables locaux de la N.A.F. sur le thème « Où va la N.A.F. » dans les salles de réunion de la mairie d'Avignon.

NUMERO SPECIAL VACANCES

Il paraîtra le 13 juillet, il comportera 16 pages et nous nous efforcerons d'en faire un instrument de propagande efficace.

Nous incitons tous nos lecteurs à nous en passer commande dès maintenant afin que nous puissions prévoir le nombre d'exemplaires du tirage.

Pour cela nous avons prévu un tarif extrêmement bas pour favoriser une diffusion maximum.

Soit pour 10 ex. : 20F, pour 20 ex. : 35 F, pour 50 ex. : 75 F, pour 100 ex. : 100 F.

Rappelons enfin que ce numéro pourra être diffusé du 1er juillet au 13 septembre, soit donc pendant une période de deux mois.

TRAVAUX DES CELLULES

Le compte-rendu des travaux récents de nos cellules de réflexion vient de paraître. Au sommaire de ce photocopié de 42 pages (n° 3 du Lys Rouge) : Urbanisme et cadre de vie - L'économie sauvage (présentation du prochain livre de Jacques Beaume) - Philosophie : l'itinéraire des nouveaux philosophes et une très copieuse étude de la cellule enseignement : Propositions pour l'école (20 pages). Disponible au journal - Envoi franco contre 8 F.

TOULON

Attention : la boîte postale de notre section a changé. Nouveau numéro N.A.F. - B.P. 612 - 83053 Toulon Cedex.

les mercredis de la n.a.f.

Tous les mercredis dans nos locaux, 17, rue des Petits-Champs à Paris, à partir de 19 h 30 discussion libre autour du buffet, à 20 h 30 précises, début de la conférence ou du débat.

Mercredi 14 juin - « Bernanos vu par son fils », conférence de Jean-Loup Bernanos.

Mercredi 21 juin - « La chanson dans la vie », débat animé par François Viet, chanteur royaliste.

EXCUSES

Notre secrétariat bénévole est actuellement débordé et vos lettres s'accumulent sur nos bureaux. Nous vous demandons d'être indulgents si vous ne recevez pas de réponse, mais sachez que nous nous efforçons toujours de tenir compte de vos critiques et suggestions.

le materiel de propagande

Autocollant :

40 ex : 7 F (franco 9 F)

200 ex : 34 F (franco 37 F)

400 ex : 64 F (franco 68 F)

800 ex : 120 F (franco 127 F)

Adressez vos commandes à ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs Paris 75001, accompagnées de leur règlement (C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris).



CONSEIL NATIONAL

Le Conseil Représentatif National de la N.A.F. s'est tenu à Paris les 3 et 4 juin derniers. Les adhérents de la N.A.F. recevront avec la prochaine « Lettre aux adhérents » un compte rendu des travaux et des décisions prises. Rappelons que cette « Lettre » n'est envoyée qu'aux adhérents du mouvement.

Si vous partagez nos convictions, si vous désirez nous aider plus que par votre simple abonnement, n'hésitez pas à nous écrire pour demander les conditions d'adhésion au mouvement.

LETTRE ROYALISTE DES ALPES MARITIMES

Le numéro 10 vient de paraître. Relevé dans le sommaire : l'école Freinet, suite de la controverse sur les « surdoués », cellule délinquance, etc. Abonnement un an : 30 F. Spécimen gratuit en écrivant à N.A.F. - B.P. 659 - 06012 Nice cedex.

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (30 F), 6 mois (50 F), un an (90 F), de soutien (150 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix.

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, Rue des Petits-Champs, 75001 PARIS - C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris

gendarme de l'amérique ?

Tandis que les parachutistes du 2^e REP n'en finissaient pas de quitter le Zaïre, quelques voix dissonnantes s'élevaient au milieu du concert assourdissant de la propagande officielle. Celle, par exemple, de M. Jean Tschombé, qui coordonne les forces d'opposition au régime de Mobutu. Selon le fils de l'ancien président du Katanga, le Front de libération du Congo négociait l'évacuation des européens avec la Belgique au moment où l'armée française est intervenue, et « l'invasion cubaine » tant dénoncée ne serait qu'un mythe masquant l'insurrection d'un peuple menacé de génocide. Quant aux massacres d'européens, il semble que les troupes en déroute de Mobutu en soient aussi responsables que les assaillants.

CROISADE

Ces éléments, sur lesquels personne ne peut pour l'instant trancher faute d'informations suffisantes, devraient inciter à la prudence dans l'analyse de l'intervention française au Zaïre, et à distinguer clairement entre le sauvetage nécessaire des ressortissants européens et la « croisade » que M. Giscard d'Estaing mène en Afrique. Une « croisade » dont l'objectif est de soutenir des régimes conservateurs, corrompus, et oppresseurs de certaines ethnies. Il est évident que les troupes françaises sont restées au Shaba plus longtemps que prévu pour conforter le régime en place. Et, au Tchad, ce sont maintenant des centaines de soldats français qui participent à de véritables batailles contre les troupes du Front libérateur.

Pourquoi nous battons-nous ? Et pour le compte de qui ? Au Zaïre, la subversion soviéto-cubaine est évidem-

ment invoquée. Mais, sans nier le danger que fait peser l'impérialisme soviétique sur l'Afrique, on peut se demander s'il est de bonne politique de soutenir des régimes qui suscitent spontanément la révolte, qui favorisent, par leur carence même, la subversion redoutée. Est-il, d'autre part, nécessaire d'intervenir militairement dans des conflits frontaliers, comme c'est le cas en Mauritanie, ou dans des guerres entre ethnies, comme c'est le cas au Tchad et au Zaïre ?

Au début de ce mois, Alexandre Sanguinetti disait qu'en « Mauritanie, la France n'avait pas à choisir entre le Maroc et l'Algérie », et qu'au Tchad « il est impossible de faire vivre deux peuples dans des frontières artificielles ». Et Pierre Messmer montrait (1) toute l'ambiguïté des accords de coopération militaire lorsqu'il est impossible de distinguer entre sécurité intérieure et sécurité extérieure quand les ethnies en révolte vivent de part et d'autre des frontières. MM. Sanguinetti et Messmer ne peuvent être considérés comme des agents de la subversion bolchevique. Soucieux de défendre l'esprit de la politique gaullienne, ils dénoncent simplement l'aventurisme de M. Giscard d'Estaing qui, comme toujours, caricature et trahit la politique dont il fait semblant de se réclamer.

QUELLE POLITIQUE AFRICAINE ?

Car il ne s'agit pas, pour nous, de préconiser l'abandon de toute politique française en Afrique : l'aventurisme militaire est une chose ; le développement de la coopération entre la France et ses amis africains en est une autre. Plutôt que le soutien aveugle de régimes douteux, plutôt que la défense d'entreprises capitalistes qui n'ont d'autre objectif que le pillage des ressources et l'exploitation des hommes, c'est toute l'aide au développement qu'il faudrait reconsidérer, afin que les sommes investies en Afrique profitent aux Africains au lieu d'enrichir les groupes financiers occidentaux.

Que des soldats français paient de leur vie les erreurs ou la légèreté de leur chef d'Etat est une chose terrible. Et pire encore s'ils devaient mourir pour la défense d'intérêts privés. Mais ce serait atroce s'ils devaient verser leur sang pour le compte d'une puissance étrangère.

Il est clair en effet que M. Giscard d'Estaing n'a ni les moyens ni le désir de mener en Afrique une

politique indépendante des Etats-Unis. Il n'en a pas les moyens puisque, pour transporter un seul régiment au Zaïre, il a fallu demander l'aide de l'armée de l'air américaine. M. Carter peut donc mettre un veto aux initiatives françaises qui lui déplairaient en refusant son soutien logistique. Sans doute peut-on, à plus ou moins long terme, pallier cet inconvénient. Ce qui ne changerait pas les données du problème puisque M. Giscard d'Estaing désire rejoindre le camp américain, au sein duquel il joue le rôle, médiocre et dangereux, de gendarme.

La conférence sur l'Afrique qui s'est réunie à Paris le 6 juin dernier tend à officialiser ce rôle, puisque les hauts fonctionnaires américains, ouest-allemands, belges, britanniques et français sont convenus de se rencontrer en cas de nouvelle crise. Ainsi, sans réintégrer formellement l'OTAN, la France participera désormais à la « concertation occidentale » et risque d'être à nouveau le fer de lance d'opérations militaires. Sur le terrain, où sera la différence ?

PSYCHOSE

Cela au moment où se développe en Europe une psychose de guerre froide en raison du développement de la « subversion soviéto-cubaine » en Afrique et l'augmentation des forces du pacte de Varsovie. Comme en Amérique latine autrefois, toute révolte africaine est nécessairement provoquée par Moscou. Comme autrefois, l'analyse quantitative du rapport des forces néglige le pouvoir égalisateur de l'atome. Bon prince, M. Carter s'est empressé de nous dire que l'Europe serait défendue, et la dernière réunion de l'Otan a pris des mesures qui, comme d'habitude, permettront aux Américains d'écouler en Europe leur matériel militaire.

D'opérations militaires et « concertations entre occidentaux », la France risque d'agir comme si elle n'avait pas de force nucléaire garantissant son indépendance, comme si la résistance à l'impérialisme soviétique devait nécessairement se faire grâce et au profit de l'impérialisme américain. Ainsi la France redeviendrait prisonnière d'un camp, et servante de ses intérêts. C'est, depuis longtemps, le vœu de M. Giscard d'Estaing. Ce n'est certainement pas l'intérêt de notre pays.

Bertrand RENOUVIN

(1) « LE MONDE » 26 mai 1978.